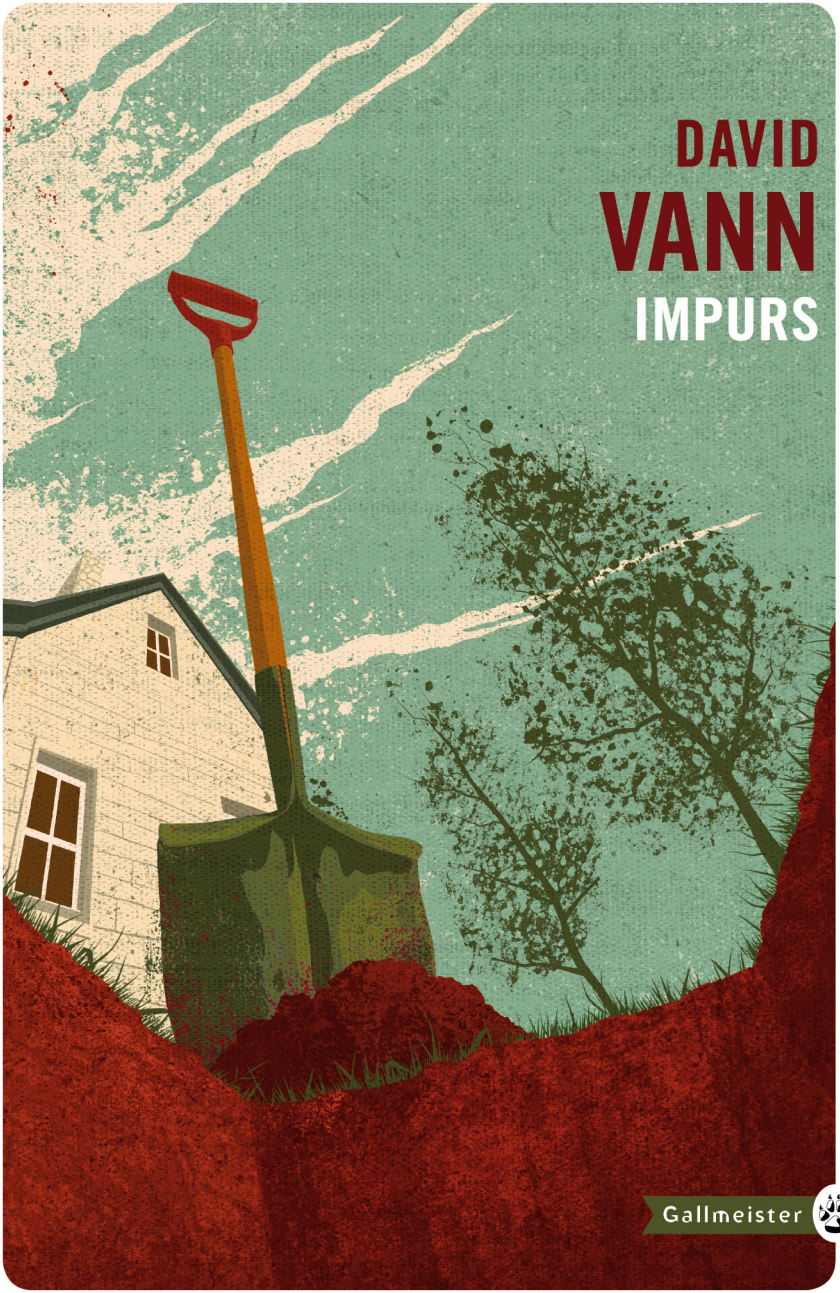

DAVID

# VANN

## IMPURS

Gallmeister

Nature Writing

David Vann

# IMPURS

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski

Gallmeister

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

Titre original :
*Dirt*

Copyright © 2012 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2013
pour la traduction française

e-ISBN 9782404001791

# 1

Galen attendait sa mère sous le figuier. Il lisait *Siddhartha* pour la centième fois, le jeune bouddha contemplant la rivière. Il sentait l'énorme présence du figuier au-dessus de lui, écoutait le non-vent, le calme. La chaleur estivale accablante, aplatissant la terre. La sueur comme une pellicule recouvrant presque tout son corps, une enveloppe.

Cette vieille maison, les arbres séculaires. L'herbe déjà haute qui lui grattait les jambes. Il essaya malgré tout de se concentrer. D'entendre le non-vent. De se focaliser sur sa respiration. De faire abstraction du non-soi.

Galen, appela sa mère depuis l'intérieur. Galen.

Il respira plus profondément, essaya de faire abstraction de sa mère.

Ah, te voilà, dit-elle. Tu viens prendre le thé ?

Il ne répondit pas. Il se concentra sur sa respiration, espérant que sa mère disparaîtrait. Mais il était là à l'attendre, bien sûr, à attendre le thé.

Aide-moi à sortir le plateau, dit-elle, alors il soupira, posa son livre et se leva, les jambes courbaturées d'être resté assis en tailleur.

Te voilà, dit-elle lorsqu'il entra dans la cuisine.

Le plancher ancien ployant sous ses pieds nus. La rugosité du vernis écaillé. Il prit le plateau en argent, suranné, pesant, la théière en argent richement décorée, les tasses

en porcelaine blanche, tout ce qui le déprimait, et alors qu'il avait les mains prises, sa mère se pencha derrière lui et l'embrassa, ses lèvres sur son cou et le petit reniflement qu'elle faisait pour être mignonne, ce qui le fit tressaillir et lui donna envie de hurler. Mais il ne lâcha pas le plateau. Il le porta jusqu'à la table en fonte à l'ombre du figuier, tout près du mur du hangar pourvu d'un petit appartement à l'étage. Il envisageait d'y emménager pour échapper à sa mère, pour échapper à leur maison.

Sa mère désormais à ses côtés avec les en-cas, des sandwichs au concombre et au cresson. Ils n'habitaient pas en Angleterre. Ils n'étaient pas en Angleterre. Ils étaient à Carmichael, une banlieue de Sacramento en Californie, dans la Vallée Centrale, un long gouffre brûlant et sauvage, ils étaient aussi loin de l'Angleterre qu'on peut l'être, mais chaque après-midi, ils prenaient le thé et le goûter. Ils n'étaient même pas anglais. Sa grand-mère venait d'Islande et son grand-père, d'Allemagne. Rien n'aurait jamais de sens dans leur vie.

Assieds-toi, dit sa mère. Ton livre te plaît ?

Elle lui versa une tasse de thé. Elle était vêtue de blanc. Une chemise d'été blanche et une longue jupe, toute blanche, avec des sandales. Ses cuisses empâtées, la moitié inférieure de son corps se développant plus rapidement que la moitié supérieure.

Prends un sandwich, dit-elle. Il faut que tu manges.

Des petits sandwichs sans croûte. Concombre et fromage à tartiner. Même s'il avait eu le moindre appétit, cette nourriture aurait figuré presque au bas de la liste de toutes les nourritures du monde.

Tu es émacié, dit-elle.

Il se recentra sur son souffle. Dès qu'elle parlait, il se recentrait sur sa respiration, l'expiration, laissait se dénouer les liens qui le rattachaient au monde. Il compta dix

expirations, puis il sirota son thé, un goût de menthe, chaud et sucré.

On dirait que tes joues sont aspirées de l'intérieur et que tu as des os à l'avant du cou.

Je n'ai pas d'os à l'avant du cou.

Mais on dirait que si. Il faut que tu manges. Et il faut que tu prennes une douche, que tu te rases. Tu es si beau quand tu fais un petit effort.

Sa respiration désormais plus rapide, la colère qui jaillissait toujours vers le haut, une sensation d'élargissement au niveau de son cou et de ses épaules, le sommet de son crâne comme volatilisé. Il était capable de dire n'importe quoi dans ces moments-là, mais il essayait de ne rien dire.

C'est seulement de la nourriture, Galen. Bon sang, ça n'a rien d'extraordinaire. Regarde-moi. Elle souleva lentement un sandwich au concombre, un petit carré, et lentement l'enfourna dans sa bouche.

Galen baissa les yeux vers sa tasse, le thé pareil à une tache dans l'eau, plus sombre vers le fond. Des feuilles de menthe verte racornies, rugueuses et ponctuées de minuscules aspérités. Le monde, un immense déluge où rien ne s'arrêterait jamais. Impossible à contrôler, impossible à contenir. Il s'élevait et se compactait, sous pression. Les cours commencent dans un mois, dit-il. Je devrais aller à l'université. Je ne devrais pas passer encore une putain d'année à prendre le thé.

Eh bien, tu es libre d'y aller.

On n'a pas les moyens. Tu te souviens ?

Eh bien, ce n'est pas ma faute. On fait avec ce qu'on a. Et on habite dans un endroit magnifique, rien qu'à nous.

Je préférerais vivre n'importe où ailleurs.

Sa mère souleva sa cuillère minuscule et la fit tournoyer dans son thé, et Galen attendit. Pourquoi cherches-tu à me faire du mal ? demanda-t-elle.

L'air était irrespirable. Si brûlant que sa gorge était un tunnel desséché, ses poumons fins comme du papier, incapables de se gonfler, et il ne savait pas pourquoi il ne parvenait pas à partir, tout simplement. Elle avait fait de lui une sorte d'époux, lui, son fils. Elle avait chassé sa propre mère, sa sœur et sa nièce, et il ne restait plus qu'eux deux, et chaque jour il avait le sentiment qu'il ne pourrait supporter un jour de plus, mais chaque jour il restait.

Après le thé, Galen monta dans sa chambre. La suite parentale, puisque sa mère occupait la vieille chambre de son enfance. Il dormait donc là où ses grands-parents avaient dormi, une longue pièce aux boiseries sombres, au parquet ciré et usé. Du bois sur les murs, formant un lambris jusqu'à hauteur de poitrine. Au-dessus, une tapisserie ancienne, un motif de fleur de lys bleu foncé sur des pans d'un mètre de large, séparés par des poutres sombres qui montaient jusqu'au plafond. Le plafond, une série de caissons en bois foncé, sculpté à la base du lustre. Une pièce ornementée et chargée, bien trop grandiose pour son existence inconsistante, un lieu d'un autre temps.

Le sommier du lit avait été taillé dans le bois des noyers de leur verger. Cet élément avait sa place ici. Galen pouvait sortir et s'asseoir sur la souche. Mais en dehors de cela, il ne savait rien de l'origine des choses, ni de ce qu'il était censé devenir, lui.

Il descendit pour attendre sa mère à la voiture. Une allée circulaire devant la maison, bordée d'une longue haie désormais à l'abandon. Un parterre de fleurs au centre du cercle, également à l'abandon. Chardons et herbes hautes brunis par le soleil. Ils avaient eu un jardinier, et une somme lui était encore allouée chaque semaine, mais Galen et sa mère vivaient sur cet argent. Ainsi que sur les

fonds destinés à payer les services hebdomadaires d'une femme de ménage.

La voiture avait douze ans, une Buick Century de 1973 avec un long capot qui s'étirait depuis les phares. Un bateau. Une peinture métallisée orange, une nouvelle couche passée un an plus tôt, la mère de Galen avait jeté l'argent par les fenêtres. Allez, faisons-le, avait-elle dit. Allez, quoi, faisons-le.

La peinture métallisée, un réflecteur géant qui cuisait Galen sur place, debout sans chapeau ni lunettes de soleil, sa peau déjà tannée et pelée. À une trentaine de mètres, un chêne immense, son ombre fraîche, une balancelle en bois, mais Galen ne bougeait pas. Il gardait les yeux ouverts, aussi grand que possible dans la lumière éblouissante.

Galen sentait la terre se rapprocher du soleil, il sentait le sol se frayer un chemin vers le haut et tirer derrière lui cette masse brûlante en fusion.

C'est alors que sa mère sortit. Chapeau à larges bords et plusieurs petits sacs entre les mains, fouillant à la recherche de ses clés, portant seize choses alors qu'ils n'avaient que cinq kilomètres à parcourir. Chaque jour après le thé, ils allaient rendre visite à sa grand-mère à la maison de retraite. Une véritable mise en scène, et dans chacune de ces mises en scène, sa mère tenait le rôle principal.

Elle souriait en avançant vers lui, un large et adorable sourire, son plus bel atout. Une longue marche depuis la porte jusqu'à l'allée, un chemin bordé de pelouse, quelques zones encore vertes. La facture d'eau pour l'arrosage était prélevée directement sur le compte en fidéicommis.

Te voilà, dit-elle. On y va ?

Pour sa mère, les mauvais moments n'existaient pas. Ils ne s'étaient pas disputés en prenant le thé. Ils ne s'étaient jamais disputés. Rien de déplaisant ne lui était arrivé dans sa vie. Galen ne savait jamais quoi dire. Il se contenta de scruter le capot, un soleil aveuglant, et tenta d'agrandir ses yeux.

Galen, dit sa mère. Ouvre ta portière et monte. Les jambes en premier. Ce n'est pas compliqué et ça n'a vraiment pas de signification particulière.

Galen ouvrit sa portière, passa une jambe à l'intérieur et décida de glisser sa deuxième jambe sans s'aider de ses bras. Il chuta sur le gravier avec un *bomp* sonore, laissa son épaule absorber le choc. Ses jambes s'étaient emmêlées en travers de la portière.

Bon sang, dit sa mère. Je n'ai vraiment pas le temps pour ça aujourd'hui, Galen.

Elle contourna la voiture, le souleva par les aisselles, le fourra dans l'habitacle et ferma la portière sans la claquer.

Tu te crois malin, dit-elle en s'installant sur le siège conducteur.

Elle ferma sa propre portière et ils partirent, le gravier crissant sur l'allée bordée d'une haie.

Ils font d'excellentes tartes à la citrouille, à Bel-Air, dit-il lorsqu'ils passèrent devant le centre commercial.

Arrête, dit sa mère.

Ils font vraiment des tartes délicieuses, dit-il. C'était ce que sa grand-mère répétait chaque jour, avant que sa mère ne la colle à la maison de retraite.

Sa mère faisait de son mieux pour l'ignorer, chose pour laquelle elle n'était pas toujours très douée. Surtout celles à la citrouille, dit-il.

Sa mère était persuadée d'être une bonne mère, une bonne fille et une bonne personne, aussi se retint-elle de faire un commentaire désagréable. Elle semblait blessée, le visage assombri, son sourire disparu.

Si seulement je n'étais pas enfermée dans une maison de retraite, dit-il. Je pourrais remanger de la tarte à la citrouille.

La grand-mère de Galen était en parfaite santé, exception faite de sa mémoire. Suzie-Q, dit-elle lorsque la mère de Galen entra. Elles échangèrent une étreinte, puis ce fut au tour de Galen.

Galen n'aimait pas les étreintes. Sa famille était exclusivement composée de femmes et elles l'étreignaient tout le temps, plusieurs fois par jour. Il aurait préféré ne plus jamais être étreint pour le restant de sa vie.

Regardez-moi ça, dit-elle. Mon beau petit-fils. Tu te prépares pour les cours de cet automne ?

Les biceps de Galen étaient prisonniers des mains de sa grand-mère. Il essaya de détendre ses bras, comme s'il s'agissait des bras de quelqu'un d'autre. Mais elle ne le lâchait pas. Son visage était très proche du sien. Un visage différent depuis quelques mois. Un nouveau dentier l'avait complètement changé, l'avait rendu plus rond, plus doux, étranger. Comme si ce n'avait jamais été sa grand-mère mais une autre personne dissimulée en elle.

Pas cet automne, dit-il enfin. Je repousse d'une année.

Elle l'examina, scruta son visage et ses yeux, essayant de se souvenir, peut-être. Ce dont elle ne pouvait pas se souvenir, c'était qu'il repoussait ainsi depuis cinq ans.

Oui, dit-elle. Oui, bien sûr, un peu de temps avant de commencer. On en a déjà parlé. C'est toujours une bonne idée. Voyager un peu, peut-être, commencer par voir le monde.

L'année imaginée à l'étranger, en Europe, le jeune homme aisé portant une petite valise et embarquant à bord de paquebots, de trains, ouvrant les volets d'une centaine de chambres anciennes pour observer les clochers et les vieilles pierres. Vêtu d'un costume en lin, buvant dans des cafés, discutant dans une demi-douzaine de langues. Ce qui faisait enrager Galen, c'était de penser que tout cela aurait pu être envisageable. S'il avait eu un père, une mère normale, des

parents avec un emploi, et une grand-mère qui n'avait pas perdu la mémoire, tout cela aurait pu être possible grâce aux économies de son aïeule. Au lieu de cela, elles servaient à payer la maison de retraite, la peinture métallisée orange et une mère qui refuserait toujours de travailler.

Maman, tu vas arracher les bras de Galen.

Oui, bien sûr, dit sa grand-mère en lâchant prise. Tu sais que tu es mon petit-enfant préféré ?

Des cheveux blancs s'incurvant en une coupe au carré, des yeux d'un bleu encore vif. Le favoritisme n'était pas une bonne chose, à vrai dire, mais il aimait sa grand-mère. Il l'avait toujours appréciée plus que n'importe qui d'autre.

Merci, mamie, dit-il. Tu es ma mamie préférée.

Hmm, dit-elle et elle l'étreignit à nouveau.

La pièce était minuscule, partagée avec une vieille femme clouée au lit. Ses yeux larmoyaient sans cesse, elle souriait à Galen en cet instant et on aurait dit qu'elle pleurait.

On devrait peut-être aller se promener, dit Galen. Il fallait qu'il sorte de cette pièce. Un sol en lino et des murs blancs unis, des rideaux en plastique qui coulissaient autour de chaque lit. Un endroit pour mourir, mais sa grand-mère se portait bien. Une chambre double car sa mère voulait autant que possible faire des économies sur le compte en fidéicommis, et il n'était pas certain que sa grand-mère se souvienne qu'elle avait beaucoup d'argent.

C'est une bonne idée, dit sa mère. On va aller se promener dans le jardin.

Le dernier arrivé est un œuf pourri, dit sa grand-mère.

Ils s'amusèrent à faire la course jusqu'au jardin. Saluant d'un geste de la main les infirmières dans le couloir comme s'ils quittaient les lieux pour de bon. La mère de Galen souriait car ils sortaient de l'ordinaire. Et sortir de l'ordinaire, c'était ce qu'elle préférait.

Oh, souffla-t-elle quand ils eurent atteint le jardin et interrompu leur course. Elle attrapa sa mère par le bras et se pencha vers elle. C'était marrant, pas vrai ?

Le jardin, une simple cour cimentée agrémentée de plantes en pots sur roulettes. Elles pouvaient être déplacées, si bien que le jardin n'était jamais le même. Aucune plante ne dépassait un mètre cinquante de haut et il n'y avait pas d'ombre.

La grand-mère de Galen lui adressa un large sourire. Il s'efforça de le lui rendre, et cela lui sembla un petit sourire de travers, lèvres serrées, un bout de peau qui s'étire. Peut-être les muscles de ses joues étaient-ils différents des siens ? Peut-être ne parvenaient-ils pas à se tendre vers le haut ?

Regardez-moi toutes ces fleurs, dit sa mère, et en effet, il y avait des fleurs partout. Ils s'avancèrent vers une jardinière de pétunias, blancs, roses et violets sous le soleil. Comme des visages minuscules, dit sa mère.

Quelle heure est-il ? demanda la grand-mère de Galen.

Oh, regarde là-bas, maman, des roses magnifiques.

Ils marchèrent jusqu'aux roses, rouges, lourdes, épineuses. Galen se pencha tout près pour les sentir. Il aimait le parfum des roses rouges.

Tu fais comme Ferdinand le taureau, dit sa mère.

Merci, dit Galen.

Tu te souviens de Ferdinand le taureau, maman ?

Mais la grand-mère de Galen regardait autour d'elle, inquiète. Quelle heure est-il ? répéta-t-elle.

C'est le taureau qui ne veut rien faire d'autre que s'allonger et respirer le parfum des fleurs.

On devrait peut-être y aller, dit la grand-mère de Galen. Il se fait tard. On devrait rentrer à la maison.

Regarde là-bas, dit la mère de Galen. Ils ont des capucines.

On devrait rentrer à la maison, maintenant.

Galen tenta de se concentrer sur ses expirations.

Où est la sortie ? demanda sa grand-mère en regardant alentour. Son visage en sueur, par cette chaleur, sa chemise assombrie. Il n'y avait pas d'ombre. Je n'arrive jamais à me rappeler où est la sortie.

Par là, maman. On va retourner dans ta chambre.

Il faut qu'on rentre à la maison.

On pourrait peut-être jouer aux cartes, dit Galen pour essayer de se rendre utile.

Il ne supportait rien de tout cela.

C'est une merveilleuse idée, dit sa mère. Allons faire une partie de cartes, maman.

Je veux rentrer à la maison. Pourquoi ne me ramènes-tu pas à la maison ?

# 2

Quand Galen et sa mère rentrèrent à la maison, la tante et la cousine de Galen les attendaient. Sa tante debout devant la porte, sa cousine affalée dans la balancelle en bois sous le chêne. Pareilles à des gangsters. La mère de Galen se gara derrière leur Oldsmobile pourrie.

Sa mère avança vers la porte et Galen marcha jusqu'à sa cousine. Les branches du chêne s'étendaient sur quinze mètres dans toutes les directions. Ils avaient joué là, enfants, ils avaient joué à l'ombre des heures durant, avec des Barbies et des G.I Joes.

Salut, dit Jennifer.

Galen s'efforça de ne pas regarder. Mais elle avait posé un pied sur le banc, le genou relevé, elle portait une jupe courte et il apercevait sa culotte bleu clair, il apercevait la peau lisse de sa cuisse. Elle avait dix-sept ans et il la reluquait discrètement ainsi depuis au moins quatre ans, insoutenable. Il baissa les yeux vers l'herbe qui lui arrivait aux tibias.

Hé, dit-elle. T'as bonne mine. Trop canon. J'adore ta dégaine à la "Je ne prendrai plus jamais de douche." Les clochards sont tellement sexy.

Tu prends assez de douches pour nous deux.

C'est vrai, dit-elle. J'aime comme ma peau est douce, après. Elle fit glisser ses doigts sur l'intérieur de sa cuisse. C'est incroyable, dit-elle. Tu veux toucher ?

Arrête, dit-il, et il s'éloigna, entra dans la maison. Le petit salon était frais et sombre, les volets fermés, il resta un instant immobile au pied de l'escalier. Le piano à queue dont personne ne savait jouer. Les vieilles photos aux murs. Les larges lattes poussiéreuses. Il gravit les marches qui craquèrent, jusqu'à sa chambre dont il verrouilla la porte. Il sortit un magazine *Hustler* et s'allongea sur son lit.

Le plaisir pareil au désespoir, un besoin profond et atroce, et son imagination, terrible. Samsara, monde de la souffrance. Il reposa le magazine, arrêta les mouvements de sa main, sa bite encore dure. Il prit le magnétophone sur son chevet, mit le casque et écouta Kitaro. Il ferma les yeux pour voir les chameaux dans le désert, les longs voyages à travers les étendues de sable, à travers le vent et le temps. Il sentit son esprit traverser des vies entières, des incarnations, il ressentit la liberté. Ce corps juste un rêve.

Le martèlement à sa porte, lui, n'était pas un rêve, et il fut contraint de retirer son casque. J'arrive, cria-t-il. Putain. Ce sera pas la fin du monde si on ne dîne pas.

Il remonta son caleçon et son short, puis décida de mettre plutôt un jean. Un jean pouvait masquer une trique. Rien que de se trouver près d'elle, il aurait la trique. Impossible d'empêcher ça.

En descendant l'escalier, il ressentit un effroi semblable à celui d'un animal qu'on mène à l'abattoir. Le Repas des Cent Humiliations, marmonna-t-il pour lui-même, car il valait mieux lui donner un nom à l'avance. Cela lui retirait un peu de sa puissance. Il avançait avec lenteur, ses pieds nus sur le parquet presque froid, comparé à l'air.

Pourquoi as-tu mis un jean ? demanda sa mère.

J'en avais envie, dit-il. Et toutes trois détaillant son pantalon.

Par cette chaleur ?

Il s'assit. Une longue table étroite pour douze couverts. Il était au milieu, face à sa cousine, à quelques centimètres d'elle. Sa mère et sa tante plus loin, à chaque extrémité. Elles avaient déjà commencé à manger des sortes de friands à la saucisse. Elles avaient placé un de ces amuse-gueules dans son assiette, un demi-hot-dog en pâte feuilletée, cuit. Ketchup et moutarde en assaisonnement.

Il faut que tu manges, dit sa tante. Même tes globes oculaires commencent à être saillants.

Galen ferma les yeux. Ils vivaient dans une énorme vallée aride, une zone désertique, la Vallée Centrale de Californie, et il espérait une tornade, un vent sec et brûlant qui gagnerait en puissance sur quatre cents kilomètres et traverserait le verger de noyers pour faire exploser la maison. Sa tante, sa mère, sa cousine soulevées avec leur chaise, volant dans les airs, des morceaux de bois comme des éclats d'obus autour d'elles, les petites saucisses jaillissant de leur cocon de pâte.

Notre père qui es aux cieux, dit sa cousine. Redonne-nous aujourd'hui nos joues, notre cou et autres morceaux de chair disparus.

Arrête ça, Jennifer, dit la mère de Galen.

Je pense qu'on devrait prier pour que Galen redevienne entier.

Je t'ai dit d'arrêter.

Suzie-Q, dit sa tante.

Très bien, dit sa mère. Je ne réprimanderai plus ton petit ange, Helen.

Galen ouvrit les yeux. Maintenant que les tirs croisés avaient commencé, peut-être était-il en sécurité.

C'est la meilleure, dit sa tante. À cinquante ans, Galen sera encore accroché à ton sein. Ne viens pas me dire que je dorlote ma fille.

Galen sourit. Il appréciait sa tante. Elle parlait toujours sans retenue. Il s'imagina agrippant le sein de sa mère, de

minuscules gencives de bébé sur un corps d'adulte. Il rit, et cela lui plut, alors il déploya son rire, le développa un peu, gloussa et y ajouta quelques petits cris perçants.

Très bien, Galen. Ça suffit, dit sa mère.

Mais Galen continua de rire, il laissa bouillonner ce rire qui se nourrissait étrangement de lui-même, et il se sentit bien mieux, plus léger, presque libre.

Sa mère se leva et quitta la pièce, et comme elle n'était plus là pour alimenter son rire, celui-ci déclina lentement. Galen en avait les larmes aux yeux. Ah, dit-il. C'était bon.

T'es taré, dit Jennifer. Mais je me suis tout de même bien amusée. Tu devrais envisager de t'engager dans un cirque.

On est déjà au cirque.

Sa tante sourit – ou du moins, elle fit ce qui ressemblait chez elle à un sourire, lèvres étirées vers l'arrière – et, bras croisés, elle leva les yeux vers un coin du plafond.

Bien, dit-elle. Bien, bien, bien.

Galen baissa les yeux vers la petite saucisse. Il était végétarien. Mais il était aussi affamé, des vagues de crampes profondes le pliaient et le clouaient de l'intérieur. C'était si douloureux qu'il avait du mal à rester assis le dos droit. Sa mère savait qu'il était végétarien, elle lui avait pourtant servi cela. Une petite boule de saucisse rouge dépassant d'une enveloppe de pâte. Des condiments pour seul accompagnement.

Tu as bien conscience, dit sa tante, qu'un jour ou l'autre tu vas devoir devenir quelqu'un. Aller à l'université, trouver un boulot ou faire quelque chose. Tu ne peux pas rester un enfant éternellement.

Je ne suis pas certain que ce soit vrai, dit Galen. Regarde ma mère, par exemple.

Sa tante s'esclaffa. Tu as raison, dit-elle. Tu as raison. Petite Suzie-Q.

Tu es un sacré numéro, dit Galen. Je t'aime bien.

Ah bon, dit sa tante.

La porte du garde-manger s'ouvrit et la mère de Galen réapparut. C'est terminé ? demanda-t-elle.

Ça ne fait que commencer, chantonna Galen.

Jennifer sourit et posa le pied sur l'entrejambe de Galen sous la table. Son pied nu contre son jean, la pression légère, il sentit la trique revenir.

Comment allait maman aujourd'hui ? demanda sa tante.

Elle allait bien, dit sa mère.

Des détails supplémentaires ?

Tu n'as qu'à y aller toi-même, si tu veux des détails.

Ça ne te suffit pas d'être sa préférée ? De pouvoir vivre dans cette maison, d'encaisser les chèques ? Il faut aussi que tu joues les pimbêches ?

Tu ne seras plus invitée dans cette maison si tu te comportes ainsi.

Pas de menaces en l'air, s'il te plaît.

Putain, dit Galen. Écoutez-vous, toutes les deux.

C'est l'unique bruit dans l'univers, dit sa tante. Comment pourrions-nous entendre autre chose ?

Jennifer accentua sa pression sur l'érection de Galen, d'abord agréable, puis un peu douloureuse. Il baissa la main pour essayer de repousser son pied mais sa cousine était trop forte. Il la regarda, elle souriait. Son mascara trop épais, un maquillage d'enfant. Des yeux bleus brillants comme des billes. Mais ce qu'il remarquait toujours, c'était son fin duvet, le duvet sur ses joues et son cou. Il voyait les minuscules poils blonds, si doux. Quelque chose qu'il rêvait de sentir contre sa propre joue.

Qu'est-ce que vous mijotez, vous deux ? demanda la mère de Galen.

Juste une bataille de regards, dit Galen. Le premier à ciller devra rester à table et parler avec vous.

Arrêtez, dit la mère de Galen. Jennifer, tu ressembles à une petite prostituée. Arrêtez, tous les trois. Pourquoi